Document généré le 9 mai 2024 14:17

Québec français

Le Collectionneur ou la mort en série

Aurélien Boivin

Numéro 141, printemps 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50252ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2006). Compte rendu de [*Le Collectionneur* ou la mort en série]. *Québec français*, (141), 100–103.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Collectionneur

ou la mort en série

AURÉLIEN BOIVIN

Publié au début de l'année 1995, *Le Collectionneur*[1] de Chrystine Brouillet, lauréate du prix Robert-Cliche 1982 avec son roman *Chère voisine* (voir *Québec français*, n° 111 (automne 1998), p. 85-88), inaugure la collection « Roman 16/96 » à La courte échelle, collection qui veut rejoindre les jeunes adultes. Ce roman marque le retour en force de l'enquêtrice Maud Graham, de la police criminelle de Québec, personnage qui a déjà fait sa marque dans *Le poison dans l'eau* (1987) et *Préférez-vous les icebergs ?* (1988), parus tous deux chez Denoël à Paris. Avec *Le Collectionneur*, que le cinéaste Jean Beaudin a porté à l'écran en 2002, avec Maude Guérin dans le rôle titre, Chrystine Brouillet a été sélectionnée pour le prix du public du Salon du livre de Montréal en 1995.

De quoi s'agit-il ?

Roman d'enquête, *Le Collectionneur* présente ce que le milieu du crime appelle un *serial killer* ou tueur en série. La découverte d'un cadavre affreusement mutilé d'une jeune femme dans un parc de Montréal, puis d'un autre, à Québec, relance l'hypothèse d'un tueur psychopathe qui, pour des raisons inconnues, s'en prend à des femmes fréquentant un centre de conditionnement physique. Les enquêteurs, sous la direction de Maud Graham, établissent très tôt des liens avec d'autres meurtres de jeunes femmes trouvées également mutilées aux États-Unis, à Miami d'abord, puis dans le Maine. S'il manque aux victimes tantôt un pied, une jambe ou un sein, comme si le tueur faisait collection de ces membres, les cadavres sont tous transpercés de trois piqûres profondes faites à l'aide de ce qui semble être un instrument dont on se servait au Moyen Âge pour déceler des marques diaboliques chez les sorcières. La situation se complique quand on découvre, sur les bords du fleuve, non loin des réservoirs qui longent le boulevard Champlain à Québec, le cadavre d'un artiste, appelé le Prof, qui fréquente le milieu homosexuel de la Vieille-Capitale. Le tueur en série s'attaque donc aussi à la gent masculine, sans que Maud Graham et son fidèle compagnon, André Rouaix, en connaissent les mobiles. Puis un enfant de douze ans à peine, en fugue depuis quelques jours, est kidnappé. Il faudra la sagesse, la patience et la grande perspicacité de Graham pour enfin remonter jusqu'au repaire de l'assassin, Michaël Rochon, dit le Collectionneur, pour délivrer à temps le jeune garçon et découvrir une véritable scène d'horreur : un mobile géant mu par des fils électriques courant le long des charpentes métalliques où l'on peut facilement apercevoir « un homme, qui n'était représenté que par un phallus pendant au bout d'une barre de métal, une femme, dont il [le meurtrier] avait reconstitué tout le corps, mais à qui il manquait une tête humaine, et un enfant qu'il devait empailler totalement » (p. 210). Le phallus était celui de l'artiste, François Berger, que le tueur avait émasculé afin d'empailler son organe sexuel, les parties du corps de la femme avaient été prélevées des cadavres de ses victimes, la tête, celle de sa propre mère, qu'il avait exhumée de son cercueil, attendait pour être ajoutée au mobile. Et l'enfant avait ainsi échappé à une mort affreuse, qu'une musique d'une chanson d'Elvis Presley, *Love me tender*, devait accompagner.

Le titre

Le titre, *Le Collectionneur*, fait directement référence au tueur en série, qui accumule les cadavres et qui collectionne leurs membres. Il a commis, au cours des trois dernières années, trois meurtres aux États-Unis, trois autres au Québec. À l'exception du dernier, celui de l'artiste, tous ces meurtres sont accomplis depuis au moins six mois et sont rapportés par analepses, à mesure que l'on découvre les cadavres des victimes.

Le lieu

La majorité de l'intrigue se déroule à Québec, une ville qu'a souvent privilégiée la romancière dans son œuvre, elle qui, d'ailleurs, est originaire de Québec. Un meurtre a lieu à Montréal, le premier qui est rapporté, au début de l'intrigue, celui de Muriel Danais (p. 11). Trois ont été commis aux États-Unis, ceux d'une dénommée Joan, d'une prénommée Lucy par la presse, et de Diane Péloquin. Les trois derniers, ceux de Josiane Girard, de Mathilde Choquette et de l'artiste François Berger, ont eu lieu à Québec. La finale du roman se déroule un court instant à Sherbrooke pour que les enquêteurs y interrogent un ancien camarade de secondaire du tueur, qui les dirige, grâce à une mémoire pour le moins prodigieuse, dans un chalet du Maine, sur les bords de la rivière Misery, où Maud Graham et André Rouaix, bien appuyés par des policiers, procèdent à l'arrestation du meurtrier.

Le temps

L'intrigue du *Collectionneur* dure quelques semaines à peine, tout au plus un mois, depuis le début du mois d'avril (p. 35) jusqu'au début de mai (p. 203) d'une année qui n'est pas précisée mais qui pourrait bien être 1994, ce qui correspondrait à l'année d'écriture du roman. Une annotation temporelle est d'une grande utilité à cet effet. Claude Brunet, un chauffeur de taxi qui, un soir d'avril, a fait monter le tueur dans sa voiture est formel : il l'a conduit sur la rue Aberdeen, au coin de Bourlamaque (p. 83), où il a été surpris de constater que son client rejoignait sa voiture, garée là, une Chevrolet Oldsmobile 1990 ou 1991 (p. 84). Il avait été plus précis, le soir de la course, quand il avait identifié une Chevrolet 1991 (p. 24). L'indice est d'autant plus précieux qu'il amène l'enquêtrice Graham à déclarer : « Une Chevrolet, c'est tout ce qu'on a [comme indice]. Combien de concessionnaires en ont vendu depuis trois ans ? » (p. 84), ce qui nous entraîne à l'année 1994. Refaisons la chronologie des meurtres. Le premier, celui de Joan (le nom n'est jamais précisé), aurait eu lieu à Miami, trois ans avant la découverte à Montréal, en avril 1994, du cadavre de Muriel Danais (p. 12). Le deuxième, celui de la victime baptisée Lucy, le meurtrier l'a accompli neuf mois plus tard, soit en décembre 1992. Celui de Muriel Danais remonte à l'automne 1993, cadavre qui a été découvert en avril 1994, tout comme ceux de Josiane Girard et de Mathilde Choquette, assassinée toutefois avant la précédente mais dont le cadavre, lui aussi mutilé, n'a été découvert qu'au printemps 1994, au grand étonnement du tueur lui-même qui s'inquiète qu'avec la fonte des neiges on n'ait pas encore trouvé le corps de Mathilde Choquette (p. 75). D'ailleurs, cette fille, il ne l'a pas violée, car il faisait trop froid (-27° C), en cette fin d'automne 1993. Le cadavre de François Berger est retrouvé le soir du meurtre par deux adolescents qui se promenaient non loin des réservoirs de la compagnie Irving, boulevard Champlain (p. 156-157).

Sont aussi rapportées des allusions aux agressions dont a été victime Grégoire, le jeune homosexuel, protégé de Maud Graham, alors qu'il avait douze ans, à la vie du tueur et à celle de sa mère, etc.

La structure

Le Collectionneur compte onze chapitres, d'à peu près égale longueur, à l'exception du dernier, plus court, qui sert d'épilogue. Ils sont solidement construits et d'une grande rigueur. Avec habileté, comme elle nous y a déjà habitués, Chrystine Brouillet, précise Gilles Crevier, « tisse la trame du suspense qui tient le lecteur constamment sous tension[2] » et parvient à resserrer l'étau sur son meurtrier, que Maud Graham, son héroïne, ne cesse de défier par la voix des médias, malgré la peur qu'elle éprouve en présence de ce véritable Barbe bleue, qui n'a rien à envier, selon Anne-Marie Voisard, au héros du film *Psychose* d'Alfred Hitchcock[3]. L'intrigue est déjà amorcée quand le lecteur commence le roman. Le meurtrier a sévi depuis plus de trois ans et sème la terreur sur son passage, depuis la Floride jusqu'à Québec en passant par le Maine et Montréal. La romancière ne cache pas l'identité de son meurtrier, qu'elle nomme dès le chapitre 2. Comme elle l'a déjà signifié en entrevue, ce qui l'intéresse, ce ne sont pas les meurtres à proprement parler mais bien la psychologie de son meurtrier, la façon dont il s'y prend pour commettre l'irréparable.

Les personnages

Maud Graham. À tout seigneur tout honneur, l'enquêtrice vedette de la police criminelle de Québec, et non l'inspectrice, ainsi qu'elle le précise elle-même au journaliste Paul Darveau, est une femme âgée de quarante-deux ans. Elle n'a rien d'une « poupée qui emballe les hommes », étant « bien trop ronde et trop petite » (p. 30). Elle pèse 55 kilos (p. 15). « Elle [a] les cheveux roux [...] et de beaux yeux, mais elle ne souri[t] quasiment jamais. Le pire air bête de Québec » (p. 30), selon le journaliste Darveau. Elle mène sa carrière depuis déjà un bon bout de temps. Surnommée Biscuit (Graham) par Grégoire, un jeune prostitué qu'elle protège depuis sa pénible séparation d'avec Yves, dont elle a partagé la vie, ces quatre dernières années, elle a beaucoup de difficulté à exprimer ses sentiments. « Elle ne l'avait jamais su » (p. 104), mais parvient à s'ouvrir au médecin légiste Alain Gagnon, avec qui elle semble faite pour s'entendre. La solitude lui pèse, d'où son attachement pour Grégoire, ce qui semble pour le moins paradoxal, voire peu plausible pour une personne de sa position. Elle est passionnée d'entomologie, aime les chats, dont le sien, Léo, et adore férocement (p. 20) son travail ou sa profession, mais elle déteste l'administration, ce qu'elle appelle « la paparasserie » (*ibid.*). Rien ne pouvait « remplacer, de préciser le narrateur, la joie qu'elle éprouvait quand elle tenait un indice déterminant. Elle avait des picotements au bout des doigts et des orteils, ses cheveux la brûlaient comme s'ils avaient été de cuivre véritable et elle respirait plus lentement. Comme si elle recherchait l'apnée, comme si elle allait plonger » (p. 20). Elle ne se gêne pas pour recourir, souvent, ainsi que le précise un article du journal dont elle a fait l'objet, à des méthodes peu orthodoxes (p. 30). Elle est orgueilleuse comme un paon, et ne peut s'empêcher, malgré le danger, de défier le criminel, incapable de se sentir battue sur son propre terrain. Aussi elle multiplie les efforts pour confondre ce triste psychopathe, qui met en danger la quiétude des gens de Québec. Elle est toutefois d'une grande sensibilité (« Les crimes du tueur en série étaient les plus horribles qu'elle avait vus dans sa carrière », p. 98), aime les chats et la pizza.

Michaël Rochon, aussi nommé **Mike Richard** (p. 187) et que le journaliste Paul Darveau surnomme **le Collectionneur.** C'est le tueur en série, un perfectionniste (p. 86), qui semble n'avoir rien à envier aux meilleurs chirurgiens. Le narrateur, sans doute pour piquer notre curiosité, livre, dès le début, quelques indices sur ce véritable monstre qui terrorise la population : « Le tueur doit être grand. Il chausse du 13 ou du 14 » et porte des chaussures à semelle Kodiak

(p. 31). C'est « un être intelligent », « un tueur organisé », « très expérimenté » (p. 35), « qui sait comment faire des amputations », « doué d'une certaine force physique pour couper les membres » (« Il avait été flatté qu'on interroge médecins et bouchers, comparant ainsi son œuvre avec celles de ces hommes habilités par leurs métiers à sectionner des membres », p. 107) et pour transporter le corps avec autant d'aplomb », car les traces de pas qu'il a laissées dans la neige « étaient régulières ». « Le tueur ne titubait pas sous le poids de son fardeau » (p. 36-37). Bien stimulé par sa mère, il s'est soumis, dès son adolescence, à un entraînement physique rigoureux et s'est amusé, dès son jeune âge, à étrangler chats et rats, non sans ressentir des satisfactions, allant même jusqu'à l'éjaculation (p. 40). Il a vécu pendant quelque temps avec sa mère à Miami, où il a entrepris sa carrière de tueur, après avoir travaillé dans le secteur de l'entretien ménager puis à titre de technicien en informatique. C'est d'ailleurs dans ce domaine qu'il se fait connaître d'abord à Montréal puis à Québec, comme spécialiste de l'entretien des appareils dans divers centres d'entraînement, où d'ailleurs il recrute chacune de ses victimes. C'est un psychopathe qui, au dire d'un psy qu'a consulté un journaliste, « se prend pour un dieu, ivre de puissance, en quête de sensations de plus en plus fortes » (p. 85), prêt « à tout mettre en place pour réaliser ses fantasmes » (p. 86). Il ne serait pas étonnant, aux yeux des enquêteurs, qu'il « veuille se venger de sa mère et cherche la gloire et la célébrité » (*ibid.*), d'où son admiration pour Gilles de Rais et son château, qu'il a visité huit ans plus tôt (p. 180). Il est finalement arrêté dans un chalet du Maine, sans opposer de résistance (p. 205), grâce à un ancien camarade du secondaire, qui conduit les limiers directement à son repaire.

André Rouaix. Partenaire de Maud Graham, il a dû s'absenter pendant plusieurs semaines à la suite d'une douloureuse pneumonie. L'enquêtrice s'est ennuyée de lui et a vite constaté qu'elle lui était très attachée, car « [c]'était plus qu'un collègue, c'était un frère » (p. 28). Le narrateur ne livre que très peu de renseignements sur cet homme, qui s'entend à merveille avec sa femme, avec qui il vit depuis plusieurs années et qui « le devine » : « Elle savait toujours ce que pensait son époux, ce qu'il éprouvait. [...] S'il vivait une situation périlleuse, elle la vivait aussi » (p. 28). Il connaît bien Maud et les deux se complètent lors des enquêtes qui leur sont confiées. Il est d'ailleurs le seul à pouvoir déceler la surexcitation de sa partenaire quand il sort avec elle du bureau du patron, Robert Fecteau, « tant elle paraissait calme. Il connaissait ces signes de jubilation intérieure quand elle avait l'impression qu'ils s'approchaient du but. Elle parlait plus lentement, était distraite, entièrement tournée vers la solution » (p. 140).

Grégoire. (Sans nom de famille). C'est un jeune prostitué âgé d'à peine seize ans, habitant le quartier Saint-Jean-Baptiste à Québec (p. 21), qui a déjà vendu de la drogue mais qui a diminué sa consommation depuis sa rencontre avec Maud. Il a connu une enfance malheureuse, ayant été agressé sexuellement par un oncle : « Il se souvenait de son oncle qui l'obligeait à prier pour expier ses péchés après l'avoir sodomisé » (p. 21). Il est le protégé de Maud Graham, qui l'héberge souvent.

Frédéric Jalbert. Fugueur âgé de douze ans, il s'est enfui du toit paternel où il se sentait profondément malheureux, entre une mère alcoolique et un père médecin, trop occupé par sa profession. Il est victime d'un enlèvement, car le tueur s'est reconnu en lui alors qu'il avait le même âge. Il a toutefois la vie sauve, grâce à la perspicacité de l'enquêtrice.

Alain Gagnon. Médecin légiste d'une grande méticulosité, car il a peur des erreurs judiciaires, il est appelé à examiner les cadavres que laisse sur son passage le tueur en série. De six ans le cadet de Maud, il est attiré par elle, qui ne le laisse pas indifférent. Un peu gauche avec les femmes, il envie Grégoire « d'être si près [de Graham], de partager des pizzas avec elle, de dormir chez elle. Il jalous[e] même son chat Léo » (p. 166). C'est un bon conteur et un grand voyageur qui a « une manière très poétique de décrire les pays visités » (p. 188). Il saura combler ses désirs en partageant le lit de celle qu'il aime dans *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* (1996).

Paul Darveau. Journaliste à l'emploi d'un quotidien local, il rapporte soigneusement les macabres découvertes, en détaillant, au grand dam de Maud Graham, qui le voudrait plus discret, toutes « les blessures avec soin, invoquant le professionnalisme, le souci d'informer correctement les lecteurs » (p. 30). Pour Rouaix, il ne fait que son métier.

François Berger, dit **le Prof**. Homosexuel que Grégoire a comme client, il est artiste sculpteur. Il « s'amusait autant à mouler des sexes que des visages, car pas deux n'étaient semblables. Il faisait les masques des célébrités quand un chanteur rock lui avait demandé de mouler son membre », voulant « offrir à sa fiancée une réplique de son attribut » (p. 89), idée que d'autres vedettes n'ont pas manqué de trouver amusante pour faire de même. En réalité, il n'est « pas professeur, mais est un élève de talent » (p. 124), qui « prend des cours en histoire de l'art » et est très calé en informatique (p. 122).

Les thèmes

La violence. Chrystine Brouillet, dans *Le Collectionneur*, dénonce la violence sous toutes ses formes, surtout celle dont sont souvent victimes les enfants et les femmes. Ce roman pourrait être considéré comme une sorte de mise en garde contre certaines coutumes ou pratiques des plus jeunes, comme les dangers de l'autostop, la fréquentation de lieux louches, tels les bars enfumés, les salles de billard, les endroits mal éclairés..., ou de gens que l'on connaît mal. La romancière soutient encore qu'il ne faut pas faire confiance à n'importe qui, qu'il faut accepter l'autorité, même si, parfois, il est permis de croire qu'elle nuit à l'apprentissage, afin d'éviter une tragédie comme celle qui menace le jeune Frédéric, voire encore Grégoire, dont le métier est si dangereux qu'il inquiète l'enquêtrice.

L'amitié. C'est un thème récurrent dans *Le Collectionneur*. Graham, Grégoire et Frédéric sont unis par une solide amitié : l'enquêtrice est attachée à Grégoire comme à un frère, voire comme à son propre enfant. Grégoire, de son côté, développe une rapide amitié à l'égard de Frédéric, qu'il comprend parce qu'il le sait profondément malheureux. Ce thème est la réponse au manque d'amour et à la solitude qui affectent ces trois personnages.

L'homosexualité. Chrystine Brouillet exploite le thème de l'homosexualité dans ce roman, non sans une certaine ouverture d'esprit, convaincue, sans doute, que le sujet doit être abordé avec tolérance, dans la société moderne. Ici, les bons sont du côté des gais. Jamais Maud Graham ne se permet de juger son confident. Elle se préoccupe plutôt de son bien-être, cherchant à savoir, par exemple, s'il pense à se protéger dans ses relations en utilisant des préservatifs.

La solitude. Maud Graham souffre de solitude, surtout depuis que Yves l'a abandonnée, sans que l'on sache vraiment les raisons de cette séparation. C'est pour meubler cette solitude qu'elle se rapproche de Grégoire et qu'elle le protège, comme une mère son enfant. Si elle est cérébrale, elle est aussi capable de compassion : elle console le jeune Frédéric, qu'elle porte elle-même en sécurité, après l'avoir extirpé du domaine maudit du tueur. Elle devient alors maternelle : « Graham posa la tête de Frédéric sur ses genoux, lui flatta les cheveux en réclamant à ses collègues une couverture supplémentaire… » (p. 208).

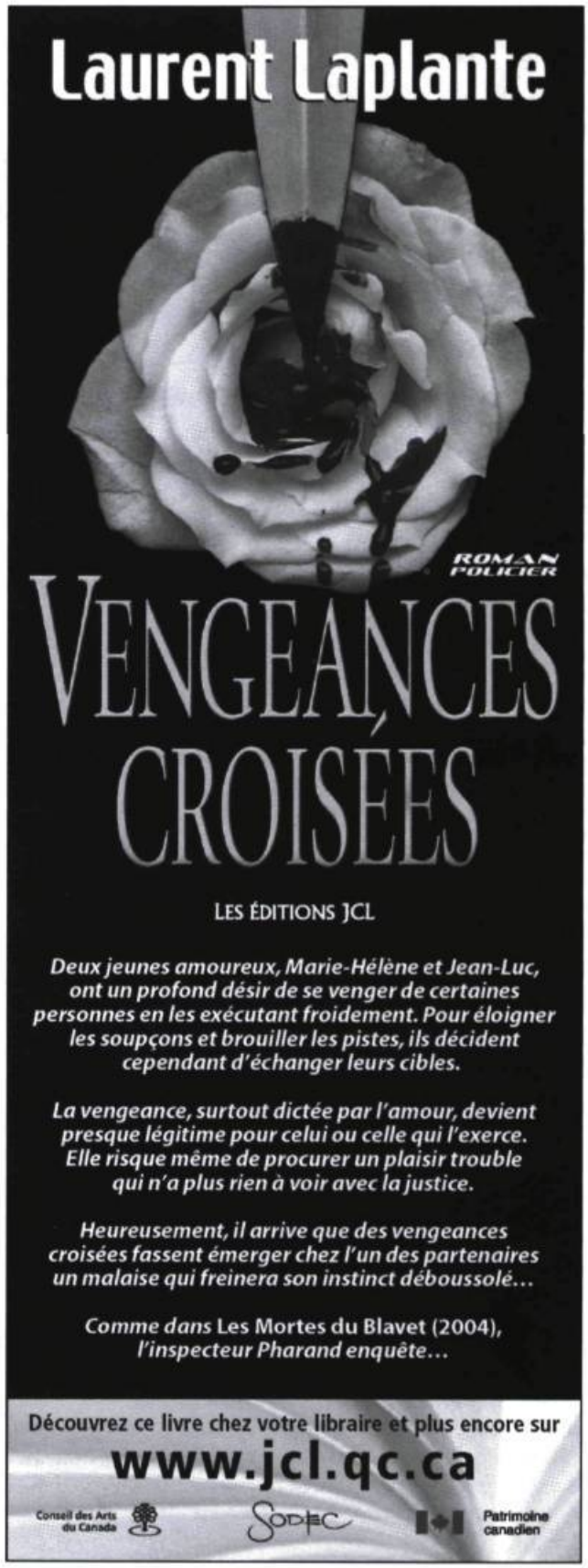
L'injustice et l'intolérance. Voilà encore deux autres thèmes (reliés) qui alimentent le roman et que Brouillet exploite en mettant en scène des personnages partisans de justice et de tolérance.

Le sens du roman. Dans *Le Collectionneur*, Chrystine Brouillet se porte à la défense des personnes faibles, démunies, qui ne peuvent que compter sur plus forts qu'elles pour (sur)vivre. Si, pour son héroïne, « ce ne sont pas tous les enfants mal aimés qui deviennent des tueurs en série », il n'en demeure pas moins que « [ç]a devrait faire réfléchir les parents qui ne s'occupent pas de leurs enfants » (p. 213). Ce n'est pas la première fois que la romancière se préoccupe ainsi du sort réservé aux enfants laissés-pour-compte, comme le prouvent d'autres romans de l'écrivaine publiés dans la même collection et mettant aussi en scène Maud Graham, comme *Soins intensifs* (2000), *Les fiancés de l'enfer* (1999) et *C'est pour mieux t'aimer mon enfant* (1996), roman dans lequel l'enquêtrice avoue que « non jamais, elle ne s'habituerait à la mort d'un enfant » (quatrième de couverture). En ce sens, les romans policiers de Chrystine Brouillet mettant en scène Maud Graham sont des romans éminemment sociaux, car la romancière se préoccupe de problèmes qui confrontent la société. Graham est sans cesse préoccupée par les inégalités sociales et montre beaucoup d'empathie pour les défavorisés, les faibles. Ainsi qu'elle le confie à Dominique Paupardin, « Le message de mon livre – s'il y en avait un – serait de dire aux parents : Faites attention, il faut aimer vos enfants, vraiment[4] ».

NOTES

1 *Le Collectionneur*, [Montréal], La courte échelle, [1995], 214[1] p. (« Roman 16/96 »). Il existe une deuxième édition du roman publié également à La courte échelle en 2000.

2 Gilles Crevier, « Le retour de Maud Graham », *Le Journal de Montréal*, 11 février 1995.

3 Anne-Marie Voisard, « *Le Collectionneur* de Chrystine Brouillet. Un "serial killer" fait des siennes à Québec », *Le Soleil*, 4 février 1995.

4 Dominique Paupardin, « Signé le Collectionneur », *La Presse*, 5 février 1995, p. B-1, B-4.